

LINGUO INTERNACIONA DI LA DELEGITARO
(Sistemo Ido)

DICTIONNAIRE
INTERNATIONAL-FRANÇAIS

PAR

L. de BEAUFONT et L. COUTURAT

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. Otto JESPERSEN



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, Rue Soufflot, 15

—
1908

(Tous droits réservés.)

Comme garantie d'authenticité et de conformité,
tous les manuels de la "Linguo internaciona di la
Delegitaro" doivent porter la mention suivante, signée
des deux secrétaires du Comité :

VU ET APPROUVÉ,

Louis Couturat & Jean

PRÉFACE

I

On dit que les pensées ne paient pas de douane, mais ce proverbe mensonger exprime plutôt un idéal que la réalité. En effet, nous payons une douane très chère pour les valeurs idéales importées d'un pays à un autre, comme frais de traduction, et surtout par le temps énorme que les hommes de tous pays doivent donner à l'étude des langues étrangères. Et, malgré les efforts des professeurs de langues et des traducteurs, beaucoup de valeurs idéales sont perdues, beaucoup de travail intellectuel reste inconnu en dehors du pays d'origine, et les ouvrages qui ont le bonheur d'être traduits ne le sont que trop souvent d'une manière imparfaite qui en fausse la forme ou l'esprit. Le mot « international » n'a été créé qu'en 1780 par Bentham, et aujourd'hui les relations internationales croissent jour par jour avec une vitesse qui surprendrait nos ancêtres : le marchand, le technicien, l'homme de science, le lettré, le politique, tous ont besoin d'une connaissance plus intime des autres pays que celle qu'on acquiert quand on les parcourt en touriste sourd-muet. Nous voulons parler, correspondre avec l'étranger, nous voulons apprendre tout ce que lui, ses livres et ses institutions peuvent nous enseigner, et partout nous nous heurtons à la barrière des langues nationales. On ne peut pas apprendre à fond toutes les langues du monde civilisé (et non

civilisé) — mais ne pourrait-on pas avoir *une* langue qui suffit seule pour les relations avec n'importe quelle nation autre que celle à laquelle on appartient par la naissance ?

Beau rêve utopique, dira-t-on. Mais le rêve s'est déjà réalisé — en partie. C'est le grand mérite de Mgr SCHLEYER d'avoir démontré par son *Volapük* la possibilité d'une langue artificielle capable de servir pratiquement pour ces relations internationales ; c'est le mérite infiniment plus grand du docteur ZAMENHOF d'avoir prouvé par son *Esperanto* qu'on n'avait pas besoin, pour avoir une bonne langue internationale, de s'éloigner autant des langues existantes que le croyait nécessaire l'inventeur du *Volapük*, et qu'il fallait tirer le plus grand parti possible de l'internationalisme linguistique déjà acquis par le monde civilisé. Cette idée, beaucoup d'autres inventeurs de langues artificielles se la sont assimilée ou y sont arrivés indépendamment, parmi lesquels il faut nommer surtout l'*Académie* dirigée par M. ROSENBERGER et qui a créé l'*Idiom Neutral*. Là où, il y a vingt ans, on ne voyait que des systèmes aussi différents l'un de l'autre que le jour et la nuit, on commence à voir de grandes lignes convergentes qui permettent d'entrevoir le moment où l'humanité aura ajouté à ses autres victoires civilisatrices celle d'une langue auxiliaire reconnue et pratiquée par tout le monde — par tout ce monde dont le champ visuel n'est pas borné par l'horizon étroit de son pays de naissance.

Est-il possible de définir au moyen d'une seule formule tout ce qu'il faut exiger d'une langue internationale pratique ? Je le crois, et je vais me rapprocher de cette formule en disant brièvement les deux raisons qui nous empêchent de choisir une des langues naturelles comme langue internationale pour tout le monde. La première raison est que par là on favoriserait indûment un peuple aux dépens de tous les autres. On violerait ainsi le principe d'impartialité qui doit régner dans tous les rapports internationaux. Et la seconde raison, c'est que n'importe quelle langue est trop difficile pour tous les

étrangers. Toutes les langues existantes fourmillent de difficultés de prononciation, d'orthographe, de grammaire, de lexique et surtout de phraséologie. Très rarement un étranger arrive après des années d'étude à savoir une langue assez bien pour ne pas commettre çà et là une de ces fautes qui révèlent immédiatement son origine aux indigènes : un accent faux, un mot employé avec une nuance de signification presque imperceptible ou placé dans un endroit de la phrase où les indigènes ne le placeraient jamais, une tournure de phrase peut-être logiquement légitime et pourtant pas permise par l'usage... C'est à cause même des innombrables associations des langues naturelles, à cause donc de tout ce qui fait que chacune d'elles est si chère à la nation qui s'en sert, c'est à cause de cela qu'elles sont toutes d'une difficulté extrême qui les rend impossibles commè moyen de communication internationale. Pour cela il nous faut une langue impartiale d'abord, puis aussi facile que possible : facile à apprendre, facile à manier et facile à comprendre.

Nous voici donc arrivés à la formule que nous recherchions, et nous pouvons la modeler sur la célèbre formule éthique de Hutcheson et de Bentham (That action is best which accomplishes the greatest happiness for the greatest number), à savoir :

La meilleure langue internationale est celle qui présente la plus grande facilité pour le plus grand nombre d'hommes (1).

Mais la facilité est subjective, dira-t-on ; ce qui est facile pour l'un ne l'est pas toujours pour un autre. Parfaitement, et c'est justement cette considération qui nous guidera dans l'étude que nous allons entreprendre des corollaires les plus importants de notre principe fondamental.

(1) C'est en vérité le même principe qui m'a servi de base dans deux travaux sur les langues naturelles ; voir *Progress in Language*, London, 1894, et *Phonetische Grundfragen*, Leipzig, 1904, Kapitel IV : Die beste Aussprache (traduction de l'original danois paru en 1897).

II

Prenons d'abord l'*alphabet*. Il serait possible et même assez aisé de construire un alphabet beaucoup plus simple et plus systématique que l'alphabet latin, dont les imperfections sont patentes, notamment aux yeux d'un phonéticien. Et pourtant il n'y a pas de doute que c'est cet alphabet imparfait qu'il faut choisir, pour la simple raison qu'il est déjà pratiqué par le plus grand nombre d'hommes, certainement par tous ceux qui éprouvent le besoin d'une langue internationale et qui n'ont donc besoin de rien apprendre de nouveau. Mais il serait faux de compliquer l'alphabet, soit en y ajoutant des lettres supplémentaires, soit en employant des accents ou des cédilles, etc. Les additions de cette sorte qui se trouvent dans certaines langues ne sont pas universelles en leur emploi; elles sont donc quelque chose de nouveau que doivent apprendre les autres nations. Et pour tous, même pour ceux qui y sont déjà accoutumés, elles sont assez difficiles à bien écrire. Si on inventait de nouvelles lettres munies d'accents, on se heurterait à de nouvelles difficultés, surtout dans les imprimeries. Pour qu'une langue internationale puisse bien remplir son rôle, il faut naturellement qu'on puisse la télégraphier, qu'on puisse l'écrire au moyen de toutes les machines à écrire du monde, et qu'on puisse l'imprimer sans difficultés et sans frais extraordinaires dans toutes les imprimeries du monde et dans toutes sortes et grandeurs de types (majuscules et minuscules, italiques, caractères gras, etc.)! Aussi voyons-nous qu'il n'y a qu'un seul projet moderne de langue internationale (l'*Esperanto* du docteur ZAMENHOF) qui soit assez hardi pour employer une série de nouvelles lettres (ĉ, ŝ, ĝ, etc.). Tous les autres s'en passent, et avec raison. La diffusion actuelle de l'*Esperanto* aurait peut-être décuplé, si tous les journaux amis de la cause avaient

été capables d'imprimer facilement des morceaux et des articles en *Esperanto*.

Quant aux sons à employer dans notre langue, il serait impossible de n'avoir que ceux qui se trouvent dans toutes les langues nationales. Si on éliminait *r* parce qu'il ne se trouve pas en chinois, et *z* parce qu'il est difficile pour les Scandinaves, etc., il resterait à la fin si peu de sons, que la langue serait nécessairement très pauvre, et qu'il faudrait dénaturer même les mots les plus internationaux. D'autre part, les sons ou les groupes de sons qui sont étrangers à un grand nombre de peuples ne sont pas bons et doivent être évités le plus possible. Telles sont, par exemple, les voyelles palatales arrondies (en français *pu*, *peu*, *peur*) qui ne se trouvent ni en anglais, ni en italien, ni en espagnol, ni en russe, etc. L'essentiel, c'est de n'avoir que les sons qui sont facilement distingués, et de ne pas attribuer de différences de sens à des différences de sons difficilement appréciables. Ce serait évidemment une grave erreur d'avoir un *e* ouvert et un *e* fermé (comme en français *chanté* et *chantais*) ou deux *a* (comme en français *patte*, *pâte*) ou d'employer différemment des voyelles longues et brèves (comme en français *maitre*, *mettre*). En évitant des nuances de cet ordre, nous pouvons permettre une assez grande latitude dans la prononciation, surtout des voyelles : il ne faut pas donner de règles trop absolues qui créeraient des difficultés pour l'une ou l'autre des nations, et la seule chose sur laquelle il faut insister, c'est une distance convenable entre les sons : l'*a* ne doit trop ressembler ni à un *o* ni à un *e*, etc.

La règle de la plus grande facilité entraîne nécessairement le principe le plus important de l'*orthographe phonétique*, c'est-à-dire le principe qu'il ne faut jamais donner arbitrairement un son à une lettre dans certains mots, et un autre dans certains autres. De ce que nous avons déjà dit, l'emploi des lettres suivantes s'impose comme tout-à-fait indiscutable, et leur valeur aussi est évidente : *a*, *b*, *d*, *e* (comme *é* ou *è*, jamais comme dans *que*), *f*, *g* (comme dans *gala*), *h*, *i*, *k*, *l*, *m*, *n*, *o*, *p*, *r*, *s*, *t*,

u (= *ou*, pas comme dans *nu*), *v*, *z* (avec la valeur française). Il reste de l'alphabet ordinaire les lettres suivantes dont l'emploi peut être plus ou moins douteux : *c*, *j*, *q*, *x*, *y*. D'un autre côté, il y a des sons très répandus, très faciles à prononcer et presque indispensables, pour lesquels il faut trouver des symboles. Le son initial du *F chat* est représenté en *F* par *ch*, en *E* par *sh*, en *D* par *sch*, en *I* par *sc(i)*, etc. Puisqu'il n'y a pas une seule des lettres qui nous restent qui puisse être facilement employée pour ce son (*xalo* pour *châle* choquerait trop tout le monde, excepté peut-être les Portugais, et *calo* ne vaudrait pas beaucoup mieux), il est tout indiqué d'employer le *sh* des Anglais, qui n'offre pas de difficulté sérieuse pour les autres nations. Ceci nous impose naturellement *ch* pour le son composé de l'anglais *chain* (= *tsh*). Pour le son *y* de *yole*, on pourrait hésiter entre les lettres *j* (*D*, *Scand.*, *Holl.*) et *y* (*EFS*); celle-ci est la plus facile pour le plus grand nombre d'hommes et nous laisse libre l'emploi de *j* pour le son sonore correspondant à *ch* (*F dj* de *djinn*, *E j* de *jet*) ou pour le sonore correspondant à *sh* (*F j* de *jeter*, *E s* de *measure*). Puisque *j* et *dj* sont assez difficiles à distinguer pour beaucoup de nations, il est heureux que nous n'ayons pas besoin de les avoir comme sons distinctifs : nous pouvons laisser les uns dire *j* et les autres *dj*, là où nous écrivons *j*.

L'emploi de *q* comme le double de *k* avant *u* est déjà familier à tout le monde ; cela nous débarrasse d'un certain nombre de *k* (lettre assez incommode à écrire) et a le seul inconvénient de tenter quelques nations à prononcer *qu* comme *k* au lieu de *ku* (ou *kv*). La lettre *x* peut être considérée comme une abréviation commode et quasi sténographique. Outre que cet emploi de *x* est de la plus grande facilité pour tout le monde, il a le grand avantage de nous débarrasser du choix entre *ks* et *gz*. Le *F* et l'*E* prononcent *ks* dans quelques mots et *gz* dans d'autres, qui ne sont pas toujours les mêmes dans les deux langues ; l'allemand, le hollandais et les langues scandinaves ont toujours *ks*, l'espagnol tantôt *ks*, tantôt le son vélaire écrit à présent *j*. La

graphie *x* nous permet de faciliter les choses pour tout le monde en laissant prononcer *ks* ou *gz* conformément aux habitudes nationales de chaque individu (1).

Le *c* est le point le plus douteux de l'alphabet international, parce que l'emploi de cette lettre varie de langue à langue d'une manière assez capricieuse. Si nous voulions nous servir de *c* de sorte à éviter toute difficulté à tout le monde, il faudrait en restreindre l'emploi aux cas où tout le monde le prononce de même, c'est-à-dire lui donner la valeur de *k* avant *a*, *o*, *u* et les consonnes ; mais son utilité serait alors presque nulle. C'est pourquoi la majorité du Comité de la Délégation lui a assigné la valeur *ts*, comme dans l'alphabet de Zamenhof, ce qui permet de garder pour un grand nombre de mots l'orthographe usuelle des langues nationales les plus répandues. Cet emploi se justifie en quelque sorte par le parallélisme établi entre *s* : *c* et *sh* : *ch*.

On a objecté et on objectera contre cet alphabet international qu'il pêche contre le principe strictement phonétique qui exige « une lettre, un son ». Mais il faut bien se souvenir que pour notre but ce principe tout théorique est subordonné au principe fondamental de la plus grande facilité, dont la simplicité phonétique n'est pour ainsi dire qu'une conséquence. Si donc une petite déviation du principe « une lettre, un son » nous apporte un accroissement de facilité, les considérations pratiques doivent l'emporter sur les scrupules théoriques.

Il reste à mentionner une chose très importante pour la phonétique d'une langue internationale. Tandis que toutes les nations prononcent facilement des séries de sons où les voyelles

(1) Le docteur Zamenhof écrit tantôt *ks*, tantôt *kz* (*ekspłodi*, *eksameni*). C'est là un des cas où il regarde nos langues occidentales à travers ses lunettes russes, l'orthographe russe n'ayant pas de *x* et écrivant tantôt *ks*, tantôt *kz* (que les Russes prononcent *gz*). C'est comme pour le *oi* F que le Docteur rend par *ua* toutes les fois où le russe a adopté le mot et emploie cette orthographe (*trotuaro*, *tualetto*, *vualo*) et par *oi* ou *oj* partout ailleurs (*foiro*, *fojo*, *fojno*).

alternent avec des consonnes simples, et que presque toutes les nations admettent aussi quelques groupes de consonnes d'articulation très simple (tels que *tr*, *sp*, *bl*, etc.), beaucoup de nations éprouvent la plus grande difficulté à prononcer d'autres groupes plus lourds, surtout à la fin des mots. Les Français allègent habituellement les groupes trop compliqués en insérant une voyelle non écrite (p. ex. dans *Félix(e) Faure*); les Italiens parlant l'anglais font presque toujours de même pour des groupes tels que *kstr* (*Greek Street*) ou *ksp* (*sixpence*). Et il y a d'autres nations dont les habitudes phonétiques tolèrent encore moins de consonnes consécutives que les Italiens. Si donc on veut faciliter les choses pour tout le monde, il ne faut pas faire comme l'*Idiom Neutral* qui a trop de lourdeur dans les consonnes finales, mais il faut plutôt imiter l'*Esperanto* qui a très bien combiné par ses désinences pour la plupart vocaliques le soin de la clarté grammaticale avec le souci de rendre la prononciation aussi facile et coulante que possible; ce qui sert en même temps à rendre la langue sonore et agréable à l'oreille.

III

Nous passons au *vocabulaire*. Ici le docteur Zamenhof s'était déjà inspiré du principe du maximum d'internationalité dans le choix de la majorité de ses racines, mais les auteurs de l'*Idiom Neutral* ont été les premiers à établir consciemment ce principe pour toute la langue. Seulement ils l'ont compris d'une manière un peu superficielle, en comptant dans chaque cas le nombre des langues possédant un mot commun. Ce qu'il faut compter, ce ne sont pas les langues (et surtout le latin ne doit pas aller de pair avec les langues vivantes), mais les hommes qui s'en servent, puisque les langues ne sont pas des entités ayant une existence en soi, indépendamment de ceux qui les parlent. Si donc ce sont les hommes qu'il faut considérer, on arrive, pour évaluer l'internationalité d'un mot ou d'un

radical, à se guider par le nombre d'hommes qui le connaissent par leur propre langue. Cette définition du principe du maximum d'internationalité est celle que j'ai exposée dans le journal danois *Tilskueren* (Juin 1905) et qui a été approuvée par le Comité de la Délégation dans les séances d'octobre 1907; mais elle n'est en réalité qu'une conséquence nécessaire du principe de la plus grande facilité pour le plus grand nombre. Chacun voudrait naturellement voir employer le plus grand nombre possible de mots qui lui sont familiers, et pour être impartial il faut attribuer la même valeur aux préférences naturelles de chacun des 120 millions parlant anglais qu'à chacun des 75 millions d'Allemands ou des 70 millions de Russes ou des 50 millions de Français ou d'Espagnols, etc. Il faut même dire que les langues parlées par les petites nations doivent compter proportionnellement au nombre de leurs populations.

Le choix des mots pour notre langue impartiale est donc en grande partie une question tout à fait numérique. Et pourtant tout n'est pas réglé par la statistique des nombres de ceux qui parlent les différentes langues. D'abord il se trouve dans les dictionnaires des mots si savants ou si spéciaux qu'ils ne sont connus que par une minorité de la nation. Ensuite, il y a des cas où un mot, qui ne fait pas en lui-même partie de la langue, est pourtant assez bien connu par un ou plusieurs de ses dérivés; 100 se dit *hundred* en E, *hundert* en D, *hundrede* en danois, et pourtant le radical *cent* est familier à tout le monde par *per cent* (*procent*), *centesimal*, *centimeter*, E *centennial*, *century*, *centenary*, D et dan. *centner*, etc.

Troisièmement, même si le « même mot » se trouve dans plusieurs langues, c'est très souvent sous différentes formes dues pour la plupart à une évolution phonétique divergente, et le choix de la forme à adopter est souvent un problème assez délicat. Si les Anglais et les Français écrivent de même *change*, les sons sont très différents; mais comme nous ne pouvons employer ni la voyelle nasale (*an*) du F ni la diphtongue (*ei*) de la prononciation anglaise la plus commune, *chanj-* semble

la forme la plus commode pour tout le monde. Il faut dans beaucoup de cas trouver ce qu'on pourrait appeler un dénominateur commun entre les formes divergentes. Si l'anglais et l'allemand ne différaient pas entre eux, pour la forme de beaucoup de mots étymologiquement identiques, de manière à rendre une forme moyenne introuvable, le contingent germanique serait prédominant à cause du grand nombre d'adhérents de ces deux langues apparentées (comparez *water wasser, tooth zahn, sprechen speak, soap seife, week woche, enough genug*, etc.). Comme il en est ainsi, c'est l'élément roman de l'anglais qui fait pencher la plupart du temps la balance, puisqu'il se trouve en accord avec F, S, I ou du moins avec une de ces langues, de sorte que notre langue aura nécessairement un aspect beaucoup plus roman qu'on ne s'imaginerait peut-être d'avance. Il y a une circonstance très importante qui agit dans la même direction : c'est le fait (auquel j'ai déjà fait allusion) qu'un grand nombre de dérivés latins ont passé dans les langues germaniques, alors même que le mot primitif ne s'y trouve pas. C'est ainsi qu'on a en D *absentieren, abstinenz, artist, dentist, dental, moral, populär*, qui facilitent considérablement pour un Allemand les mots **absenta, abstenaar, arto, dento, moro, populo**, quoiqu'il ne les ait pas dans sa propre langue (excepté *pöbel = populacho*).

Quelquefois il y a une concurrence gênante entre deux mots. Pour exprimer *bras*, le mot DE (et scandinave) **arm** semble s'imposer, jusqu'à ce qu'on découvre que le même radical **arm** est encore plus international dans la signification *arme* (EFIS, appuyé par *armée* DEFR, *armata* I, *armada* S, *armieren* D, etc.), ce qui nous oblige à recourir pour *bras* à une forme romane. En d'autres cas, il semble que le seul moyen d'éviter des homonymies gênantes est de modifier plus ou moins arbitrairement un des mots (p. ex. **pordo** au lieu de **porto** (*porte*) à cause de **port** = *porter*), mais ce moyen doit toujours être employé avec beaucoup de discrétion. Il faut éviter avant tout ce déguisement des mots qui les rend méconnaissables, et que

M. Blondel a qualifié de mascarade ; il se trouvait érigé en principe général en Volapük, mais l'Esperanto n'en est nullement exempt. Comme exemple d'une petite modification légitime, je cite encore *disciple* et *discipline*, deux mots tout à fait internationaux, dont on a fait **diciplo** et **disiplino** pour éviter les malentendus, **-ino** étant employé pour former les féminins, de sorte que **diciplino** veut dire *écolière*.

Un des moyens les plus efficaces pour simplifier le vocabulaire d'une langue est un système soigneux de dérivation qui permet à chacun de former avec la plus grande facilité, au moyen de préfixes et de suffixes réguliers, un grand nombre de mots nouveaux qui sont immédiatement compréhensibles pour quiconque connaît les règles. Il arrive assez souvent que plusieurs mots tirés avec plus ou moins d'irrégularité de la même racine ont été adoptés dans diverses langues et peuvent donc se vanter d'une internationalité suffisante. Faut-il les admettre tous tels quels dans notre vocabulaire ? L'*Idiom Neutral* le fait souvent, ayant par exemple **dimitar**, **dimision** ; **dirigar**, **direktor** ; en d'autres cas, il a admis la forme irrégulière à côté de la régulière, par exemple on a **invension** et **inventasion** (de *inventar*), aussi **inventor** et **inventator**. En *Esperanto*, il y a très peu de cas analogues (Zamenhof admet **redakcio**, **redakti**, **redaktoro** ; cf. *Idiom Neutral* **redaksion**, **redaktar**, **redaktator**) ; en général, on s'est contenté d'adopter une forme d'un radical et on en tire tous les dérivés dont on a besoin au moyen des suffixes esperanto qui peuvent s'appliquer à tous les mots sans distinction. Il ne peut pas être douteux que ce dernier procédé est celui qui crée la plus grande facilité pour tout le monde, car la mémoire n'a alors qu'à retenir une fois pour toutes la forme du radical, plus un nombre assez restreint de syllabes formatives à valeur fixe. Si on a bien choisi la forme de ces radicaux, qui apparaissent sous plusieurs formes dans les langues naturelles, et que les formatives aient été aussi choisies avec tous les égards possibles, on sera surpris de voir le grand nombre de

mots dérivés avec une parfaite régularité et pourtant identiques aux formes des langues existantes. Un système réfléchi de dérivation nous dispense aussi d'un certain nombre de doutes sur le sens à attribuer à plusieurs formes internationales. C'est ainsi que *photographe* en F, comme *photograph* en D et *fotograf* en danois, signifie celui qui photographie, mais *photograph* en E est l'image, qui se dit en FD *photographie* (qui signifie aussi l'art, en E *photography*) ; F *géographe* est la personne qui se dit en E *geographer*, mais F *télégraphe*, comme E *telegraph*, est l'appareil. Il est évident qu'il faut une fois pour toutes régulariser cela pour éviter toutes sortes de difficultés pour celui qui lit ou entend la langue, et d'hésitations pour celui qui la parle ou l'écrit. A cet égard, M. COUTURAT a très bien montré le chemin à suivre (*Étude sur la dérivation en Esperanto*, Paris 1907).

IV

Dans le domaine de la *grammaire*, il y a une chose qui peut être exigée d'une façon absolue de tout système aspirant à être employé comme langue internationale, c'est la parfaite régularité. Toute exception aux règles ne ferait que compliquer l'ensemble et rendre l'emploi des formes difficile et incertain pour tout le monde. Si on connaît la flexion d'un verbe, on connaît la flexion de tous les autres, etc. Mais, il faut aussi éviter d'autres complications inutiles. Le docteur Zamenhof admettait un accusatif d'un emploi très étendu, ainsi que l'accord d'un adjectif, même dans les cas où ces deux choses sont absolument inutiles. On peut dire sans exagération qu'il n'y a aucune langue des trois grandes familles germanique, romane (néolatine) et slave qui soit aussi exigeante sous ces deux rapports que l'Esperanto primitif. Même en russe, même en allemand, on n'a pas toujours besoin de marquer l'accusatif des substantifs comme distinct du nominatif, ni d'indiquer partout le nombre et le cas des adjectifs ; et l'exemple de l'anglais, du

français, de l'espagnol, etc. montre que l'Esperanto pourrait très bien être simplifié sur ces deux points sans que la clarté de la pensée ait à en souffrir. Ceux qui enseignent l'Esperanto se plaignent dans beaucoup de pays du temps qu'il faut mettre pour faire comprendre l'application de ces règles à leurs élèves, et encore la peine est-elle presque toujours perdue, puisque dans l'ardeur du moment beaucoup de personnes oublient de mettre tous ces *-n*, ces *-ajn*, ces *-ojn*, dans leurs beaux discours Esperanto. Au lieu de « *ŝi involvis sin en siajn densajn longajn harojn* », comme écrit le docteur Zamenhof lui-même, il est tout aussi clair, il est beaucoup plus facile, et (qui oserait le contester ?) il est infiniment plus sonore de dire : « *el involvis su en sa densa longa hari* ». Conservons l'accusatif, s'il vous plaît, mais rendons-en l'emploi facultatif, et réservons-le surtout pour les cas où une inversion rendrait douteuse la relation entre le sujet et le régime direct.

Il serait certainement à désirer que les désinences de la grammaire pussent être aussi internationales que la plupart des radicaux, mais nos langues sont à cet égard si différentes l'une de l'autre qu'on arriverait au chaos si on voulait se guider par une statistique analogue à celle qui nous a servi pour le vocabulaire. L'essentiel est donc la simplicité et la régularité ; tant mieux si un système possédant ces deux qualités peut s'assimiler quelques éléments flexionnels des langues vivantes, tels que l'*o* de l'italien et de l'espagnol pour le singulier du substantif, l'*i* de l'italien et du russe pour le pluriel, l'*ar* de l'italien et de l'espagnol pour l'infinitif, le *nt* et le *t* des langues romanes et partiellement des langues germaniques pour les participes actif et passif. Mais quelques désinences *a priori* ne font pas grand mal dans une grammaire si facile qu'on peut l'apprendre en une demi-heure.

Il se trouve dans la langue généralement *a posteriori* de Zamenhof une survivance de la période pré-volapükienne, je veux dire son tableau *a priori* de mots corrélatifs. Si précieux que puisse être pour un esprit systématique un pareil tableau, l'ex

périence montre que toutes ces belles formes (*tiu, ĉiu, tiel, kial, kiam, tiom* et le reste) font le désespoir de la plupart des espérantistes commençants; à elles seules elles ont certainement effarouché bon nombre de personnes qui ont vu des pages d'Esperanto et qui auraient été tentées de les lire, et de devenir conséquemment de bons espérantistes, si toutes ces formes mystérieuses ne les avaient pas désorientées dès le début. A quoi bon cette enclave *a priori* dont les principes jurent avec le reste de la langue? En y substituant des formes moins systématiques peut-être, mais plus conformes à ce que tout le monde connaît dans les autres langues, et par conséquent plus faciles à retenir, on fait un grand pas vers *la langue la plus facile pour le plus grand nombre de personnes.*

Le présent dictionnaire me semble très soigneusement élaboré d'après les vrais principes d'une langue auxiliaire. Si je n'ai pas été sur tous les points de l'avis de ses auteurs, le nombre de ces points de désaccord a été très restreint, et il me semble hors de doute que le vocabulaire qu'on a choisi est bien supérieur aux systèmes antérieurs dont il s'est justement inspiré, dont il incorpore les avantages et évite généralement les défauts. Si les temps futurs trouvent à y corriger çà et là un détail, cela ne change rien au fait qu'on a ici un moyen pratique et facile d'intercommunication entre les nations. Puisse-t-il servir pour réduire à un minimum la « douane intellectuelle », et aider ainsi à rapprocher les nations civilisées, qui ne peuvent que gagner par une familiarité toujours croissante.

Gentofte, København (Copenhague), le 16 avril 1908.

(*Texte original*).

OTTO JESPERSEN.